

Socialisme impossible et socialisme du possible

Le mouvement communiste international débat de la nature du socialisme à construire. Que cette question apparaisse n'est pas le fruit du hasard : deux phénomènes, liés entre eux, y poussent : l'un dans la logique de la « destalinisation » et des révoltes ouvrières de Berlin (1953), Budapest (1956), Prague (1968), Gdansk (1970), continue à saper les bases du système stalinien ; l'autre — à la suite de mai 1968, de l'automne italien de 1969, du mouvement des commissions de base au Portugal, de la montée ouvrière en Espagne — remet d'actualité le socialisme des conseils de travailleurs.

Socialisme impossible et socialisme du possible se nourrissent l'un et l'autre.

Plus les luttes antibureaucratiques dans l'est-européen se développeront, plus la lutte pour le socialisme autogestionnaire se fortifiera. Plus les témoignages des oppositions socialistes et démocratiques dans les pays dits socialistes seront connus, plus le mouvement ouvrier de l'ouest-européen sera obligé de se définir. Plus nos combats s'approfondiront, et plus les travailleurs soviétiques, tchécoslovaques, polonais, hongrois, etc, seront renforcés dans leur détermination.

Un seul et même combat se déroule donc, malgré des situations et des ennemis très différents, qui met à l'ordre du jour, au moment où l'on parle beaucoup d'Europe, celle du socialisme démocratique, c'est-à-dire autogestionnaire.

Le marxisme-léninisme en question

Il y a quinze jours, Léo Goldberg estimait ici même — dans la conclusion de son article sur Lénine à Zurich de Soljénitsyne, ce portrait-charge qui n'est sans doute pas la meilleure contribution de l'écrivain à la recherche de la vérité sur l'Union soviétique et son histoire — que « la critique marxiste du léninisme et de la révolution d'Octobre était désormais à l'ordre du jour ». C'est à cette critique-là que Pierre Daix, ancien déporté à Mauthausen, ancien rédacteur en chef des Lettres nouvelles, militant du PCF de 1939 jusqu'en 1974, apporte aujourd'hui une nouvelle contribution avec son dernier ouvrage, *Le socialisme du silence* (1).



Après *La cuisinière et le mangeur d'hommes* d'André Glucksmann, mais sans le populisme et l'idéologie de la table rase qui caractérisait ce dernier, *Le socialisme du silence* de Pierre Daix fait partie de cette littérature d'écrivains marxistes qu'il faut s'attendre à voir proliférer par les temps qui courent : contre-coup légitime de la publication de *l'Archipel du Goulag*, dont le troisième et dernier volume vient de sortir des presses ces jours-ci, sur le marxisme lui-même.

La coopération Hitler-Staline

Pierre Daix part du scandale de la coopération hitléro-stalinienne de 1939 à 1941. Une coopération qui fut à la troisième Internationale ce que la Première Guerre mon-

diale fut à la Seconde : le signe d'une faillite, entraînant la ruine d'une morale. Mais Daix ne s'en tient pas au diagnostic et tente de restituer la logique d'une politique « **lendemain ourdie, mise au point, développée des années durant envers et contre tout** ». Du reste, des clauses secrètes du traité de Rapallo (avril 1922) où le jeune régime soviétique s'engage à aider au réarmement de l'Allemagne, au pacte germano-soviétique d'août 1939 et au partage de la Pologne, une certaine continuité diplomatique s'affirme, au-delà des tournants apparents.

Si la première terreur soviétique, jusqu'en 1934, s'explique à partir de facteurs internes (guerre civile, puis collectivisation forcée), la seconde terreur, dirigée contre le

parti et les staliniens eux-mêmes, n'échappe à l'absurdité et ne trouve une explication rationnelle qu'en fonction de la nécessité d'éliminer impitoyablement tous ceux qui auraient des raisons idéologiques de préférer l'alliance avec les démocraties à l'alliance possible avec Hitler. L'analyse minutieuse de Daix celle des grands procès en particulier, est à cet égard convaincante, et balaie tous les mythes persistants, que les staliniens ne furent pas seuls à colporter, sur la « politique de paix » de Staline.

Lénine et la terreur

Cette terreur, Pierre Daix en décrit l'histoire, en ses différentes étapes. La responsabilité de Lénine est ici en cause, elle est même irrécusable : les lettres de Lénine à Kouriski de mai 1922, bien après la fin de la guerre civile, en portent témoignage.

Le Lénine de Pierre Daix n'en ressemble pas pour autant à celui de Soljénitsyne. Après le « coup d'Etat réussi » d'Octobre, Lénine improvise. Pierre Daix le voit mené par les événements, agi par les réalités sociales, contesté dans son propre parti, sans prise sur l'administration. « **Lénine triomphe dans les discussions, non dans les décisions, et l'appareil du parti n'en fait qu'à sa tête.** »

Mais, dans « **l'incapacité du régime à prendre en compte les intérêts des masses payannes, à tolérer leur expression autonome** », dans l'échec de la révolution à libérer le travail ouvrier (livret de travail, taylorisation, militarisation), Lénine porte aussi sa part de responsabilité. Son œuvre lui échappe, et d'expédient en expédient, la pratique s'éloigne peu à peu du projet. Staline n'aura plus qu'à transformer l'expédient léniniste (le parti unique, l'interdiction des frac-

tions) en loi imprescriptible du « marxisme-léninisme », et le tour sera joué. La terreur, dès lors, pourra s'ériger en système.

Vraie et fausse destalinisation

Pierre Daix retrouve alors sa verve pour dénoncer, en des pages qui sont les meilleures et les plus percutantes de son livre, les innombrables stations qui ornent le chemin de croix d'une destalinisation-bidon. Une destalinisation qui, toujours, s'est présentée comme une entreprise de préservation : « **préservation du régime chez Khrouchtchev** » qui fait du kirovisme avec vingt ans de retard, « **des privilèges idéologiques du mouvement chez Althusser** » qui verrouille le marxisme à l'intérieur du léninisme, « **préservation de l'existence du socialisme en URSS chez Elleinstein** » qui réussit le tour de force de concilier Goulag et socialisme, « **espérance en une régénération du parti chez Medvedev** » incapable de rompre toute solidarité avec le PCUS. Soit autant de tentatives qui achoppent sur l'analyse du léninisme et de ce qui, en lui, retarde sur un marxisme vivant,

A cette fausse destalinisation, Pierre Daix en oppose une autre qui irait jusqu'au bout d'elle-même : jusqu'à réévaluer Marx, y compris contre lui-même et contre ce qui en lui porte les stigmates de la société bourgeoise de son temps (économisme, ivresse prophétique, anthropocentrisme et euro-péo-centrisme inconscients (2). Gramsci, à l'époque de l'« Ordine Nuovo », disait-il autre chose ?

Le marxisme en effet est justiciable de son histoire. Et après le Goulag, la survie de Marx dépend de nous, de notre capacité à l'interroger du fond de cette défaite que constitue le

« socialisme » existant. « **Détruire l'idéologie — au sens marxiste de fausse représentation — qui a produit et justifié le stalinisme** » et, pour cela, « **reprenre la problématique du socialisme à partir de ce qui l'a verrouillée, chez Marx, dans le réductionnisme et l'évolutionnisme** », telle est la tâche qui nous attend.

L'effraction nécessaire

Pierre Daix définit lui-même son livre comme une effraction dans le socialisme du silence. De telles effractions, nous en avons besoin. Et peu important alors nos désaccords — secondaires — avec l'auteur sur son appréciation, par trop unilatérale, de la politique des Fronts populaires ou de la profondeur et du sens des évolutions en cours dans un parti comme le parti communiste espagnol.

Ancien staliniens en rupture de ban, Pierre Daix cherche à faire la lumière sur ses illusions d'hier. Mais ici nulle acrimonie, nulle rancœur, comme il arrive trop souvent en pareil cas. Au contraire : un livre plein de bon sens, qui respire la sérénité et la lucidité retrouvées. La destalinisation des esprits ne fait que commencer...

Guy PERRIN

(1) Le Seuil, coll. Combats, 268 p., 35 F, en vente à la librairie Syros.

(2) Voir Miklos Molnár : Marx, Engels et la politique internationale, Gallimard, coll. Idées, 384 p., 10,85 F.

